

Ce corps que je déteste !

Jacques G. Ruelland
5 juillet 2006

Dans nos sociétés riches, égocentriques et malades, certaines personnes gâchent leur vie par la quête sans espoir de la pensée de Juvénal : « un esprit sain dans un corps sain¹ ».

Il arrive parfois que des jeunes filles, parce qu'on ne leur a jamais dit qu'elles étaient belles, se croient laides et deviennent anorexiques ou boulimiques. George Orwell, l'auteur de *1984*, croyait dégager une odeur nauséabonde² ; sa pire phobie était d'être dévoré vivant par des rats. Howard Hugues craignait les microbes au point d'en développer une névrose. Les homosexuels et les transsexuels ont une image de leur corps qui ne correspond pas au corps qu'ils habitent.

Héritage d'un néo-platonisme judéo-chrétien mal digéré et d'une résurgence du puritanisme hypocrite de l'époque victorienne, le manque de considération pour le corps explique la crainte, le mépris ou la haine qu'il inspire à certains. Dans leur immense désespoir solitaire, ces êtres qui détestent leur corps participent involontairement au triomphe de l'antique conception socratique : « Le corps (...) occupe de mille façons notre activité (...) ; sans compter que [les] maladies [...] sont des entraves à notre chasse au réel³. » Peut-on éprouver une telle haine de son corps que l'on en a finalement peur ? Oui : c'est le cas des enfants battus.

Un adulte, battu dans son enfance, craindra de serrer la main d'un ami, évitera de toucher l'autre, repoussant baisers, caresses, étreintes sexuelles et accolades fraternelles, ou, au contraire, trouvera l'expression de son rapport à autrui dans une infinie tendresse ; chez plusieurs, la crainte des rapports physiques se mélangera à cette quête effrénée d'amour. Seuls face à ce corps qui les a tant fait souffrir, ils seront terrorisés à l'idée de souffrir encore jusqu'à ce que des tuteurs de résilience⁴ permettent à quelques-uns d'entre eux de tisser des liens harmonieux avec leurs congénères.

Mais les autres, tous les autres, doivent-ils alors imiter Winston Churchill, qui pratiquait le nudisme intégral chez lui, devant ses proches et ses domestiques ? Non ! Butiner d'un(e) partenaire à l'autre ? Non plus ! Se réfugier dans la sublimation mystique ou artistique, l'auto-

¹ « Mens sana in corpore sano » : Juvénal, *Satires*, X:356.

² George Orwell. *Le Quai de Wigan*, trad. Michel Petris (Paris: Champ libre, 1982), 143 ; Jacques G. Ruelland, « Première approche : George Orwell, conscience politique de notre temps ». Guy Bouchard, André Rocque, Jacques G. Ruelland, *Orwell et 1984 : trois approches* (Montréal: Bellarmin, 1988), 34.

³ Platon, « Phédon ». *Apologie de Socrate. Criton. Phédon*, trad. Léon Robin (Paris: Gallimard, 1950), 117-118.

⁴ Boris Cyrulnik, *Un merveilleux malheur* (Paris: Odile Jacob, 2002).

flagellation masochiste, la schizophrénie paranoïaque ? Mais non ! Demander au plasticien de remodeler ce corps tant détesté ? Inutile ! Rien de cela ne résoudra le problème enfoui dans le cerveau, à l'abri du scalpel, des thérapeutiques et des prothèses en silicone. L'estime du corps n'implique ni l'obsession sexuelle, ni la vie d'ermite.

Pour vaincre cette phobie du corps et que se réalise le vœu de Juvénal, il faut apprendre à l'habiter comme son appartement. En 1834, le médecin bostonnais William Alcott avait intitulé son petit traité de physiologie *La Maison où je demeure*⁵. Au lieu de battre les enfants, il convient plutôt de leur dire qu'ils sont beaux. À l'adulte qui déteste son corps, il faut montrer qu'on l'aime tel qu'il est. L'amour du corps et de l'âme est un apprentissage ; ce grand œuvre débute en bas âge et ne connaît nulle fin. Je n'ai que ce corps dans ma vie actuelle ; puisque je suis condamné à vivre en lui, que ce soit dans la sérénité.

⁵ William A. Alcott. *The House I Live In* (Boston: Lilly, Wait, Colman & Holden, 1834).